



# Quand Caubère finit par ressembler à Benedetto

Dans le théâtre qui porte désormais le nom de l'acteur-poète disparu, c'est une vivante preuve d'amour qu'offre à sa mémoire ce grand soliste virtuose.

Avignon, envoyé spécial.

Deux ans qu'André Benedetto a disparu. Au Théâtre des Carmes, qui porte désormais son nom, sous le titre *Urgent crier!*, Philippe Caubère joue Benedetto (1). Pour qui a fréquenté les lieux, il y a de l'étrangeté aujourd'hui à gagner cet antre austère et chaleureux (scène au squelette apparent, rouge sage des fauteuils) après avoir traversé la petite galerie de photographies où on le voit à présent à plusieurs âges de la vie. Le trouble s'accroît à l'apparition de Caubère. Chemise et pantalon noirs. Il se livre, en

une heure quarante, « à voix et scène nues », à une confondante incarnation de celui dont il retrace, dans le beau texte qui lui sert de programme manifeste, l'existence foudroyante de poète, d'acteur et de démiurge. Parfois, c'est à s'y casser le nez, tant fonctionne le mimétisme savant dans les attitudes, les mimiques, le grain de la voix dans l'accent qu'il prenait pour jouer, « cet accent "corrigé" », écrit Caubère, *non pas comme il l'est par les bourgeois marseillais ou aixois pour se démarquer du peuple mais à sa manière à lui, inspiré de ses grandes influences, Raimu, Préboist et autres "acteurs*

*sud" comme il les appelait, ou encore et aussi Vilar, Gérard Philipe ou Alain Cuny* ».

Cela s'ouvre par un texte

**Une existence foudroyante de poète, d'acteur et de démiurge.**

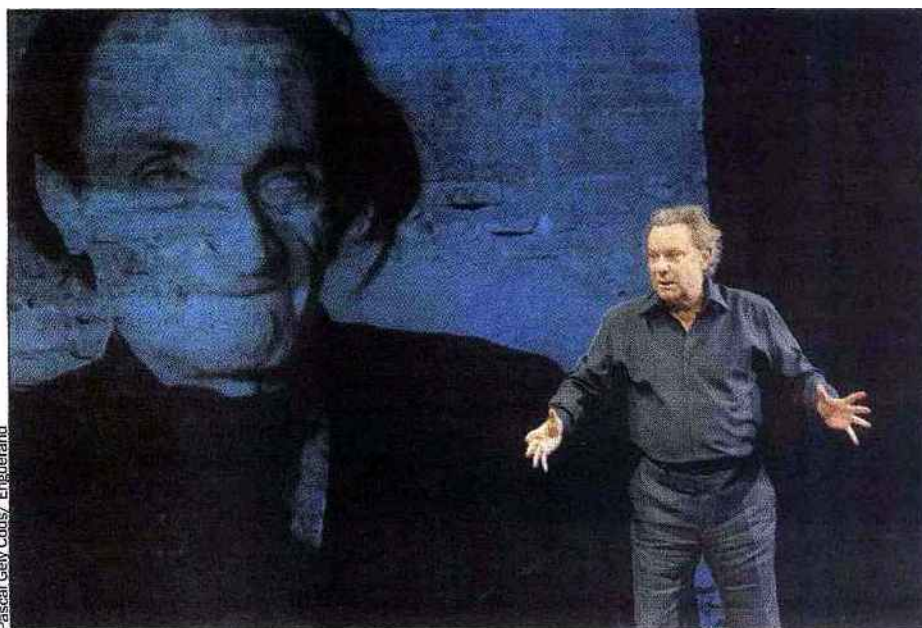
magnifique sur Vilar, que Benedetto voit avant tout comme un grand acteur sacrifié en d'autres tâches, Vilar qu'on retrouve au fil de la représentation en des images projetées, celles notamment d'Avignon 1968 qui lui brisa le cœur. De la même date, Caubère profère

ce poème, littéralement d'un voyant, dans lequel André s'écrie, après avoir passé au crible du lyrisme lucide (c'est dialectique, chez lui ça coule de source) ces jours d'effarant tumulte : « *Au festival je n'ai pas vu le peuple, je n'ai vu que des flics.* » À ce moment, la voix de l'acteur entre en lutte avec les stridences déchirantes de la guitare électrique tenue avec superbe par Jérémy Campaigne, tandis que tournent des lumières polychromes (Philippe Olivier, dit Luigi, également maître du son) et que défilent des témoignages filmés en noir et blanc de foules éternuées, de Vilar accablé, de Julian Beck se prenant pour Artaud ; Artaud tiens, dont nous est livré, à partir de Marseille, un saignant portrait de l'artiste en écorché, avant qu'on en vienne à l'ami Gilles Sandier, professeur le jour, critique dramatique la nuit, l'un des premiers à saluer la grandeur d'André qui, lui rendant hommage, le voit en « *jardinier au paradis d'Allah* ». Le tout est un acte d'amour fervent. Dans le théâtre où que prisait tant André, le « shité » (soit le fantôme) revient ainsi hanter la scène.

**JEAN-PIERRE LÉONARDINI**

(1) Jusqu'au 30 juillet.  
Tél. : 04 90 82 20 47

Le spectacle sera à Uzeste musical et puis à la Maison de la poésie à Paris (du 4 novembre au 31 décembre).



Pascal Gely Colds/ Enguerand

Benedetto, par la voix de Caubère, nous livre aussi un saignant portrait d'Artaud, en artiste écorché.